



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

11 (2000)

Parler, chanter, lire, écrire

Sylvie MOUGIN

La langue, le rouet et le rabot. Les représentations de la parole féminine et masculine dans la société paysanne

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Sylvie MOUGIN, « La langue, le rouet et le rabot. Les représentations de la parole féminine et masculine dans la société paysanne », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 11 | 2000, mis en ligne le 24 mai 2006, consulté le 11 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/216> ; DOI : 10.4000/clio.216

Éditeur : Presses universitaires du Mirail

<http://clio.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://clio.revues.org/216>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Sylvie MOUGIN

La langue, le rouet et le rabot. Les représentations de la parole féminine et masculine dans la société paysanne

« *La langue est un poème oublié.* »

Heidegger, Acheminement vers la parole.

- 1 Cette étude s'appuie sur l'analyse du lexique de la parole dans les parlers ruraux du Nord-Est de la France, principalement ceux de la Lorraine romane, dans le cadre d'une synchronie clairement délimitée : celle qui correspond à la pratique linguistique de patoisants nés entre 1850 et 1920¹. Cependant, les représentations qu'elle aspire à faire voir relèvent de la durée longue, et débordent très largement ce cadre régional, – on les retrouvera dans d'autres zones dialectales ou linguistiques et dans la langue commune elle-même – même si elles s'incarnent en chaque endroit en systèmes singuliers, dotés de particularités propres, liées aux variations contingentes de l'organisation sociale.
- 2 Les nombreux lexiques patois de cette période permettent de relever un nombre très important de métaphores² associées à la parole, particulièrement – ce n'est pas une surprise – à la parole féminine, mais également à la parole masculine. L'opposition masculin / féminin constitue l'un des axes majeurs de la structuration de ce champ sémantique. A quelles représentations de l'inscription du féminin et du masculin dans le monde correspond-elle ? Reflète-t-elle le discours des proverbes, sexiste jusqu'à la caricature dans ce domaine comme dans d'autres (« Rien ne peut empêcher les pies de jacasser, les ânes de braire, les sots de chanter et les femmes de parler », « parole de femme, vessie d'âne », etc.³) qui exhibe systématiquement une parole féminine compulsive et vaine, inscrite dans le corps même des femmes (« la langue est l'arme de la femme ») pour mieux mettre en relief sans jamais le citer un rapport masculin à la parole fait de retenue et porteur d'une réelle efficacité sociale, ou bien laisse-t-elle entrevoir d'autres représentations, plus subtiles, plus profondes parce que moins consciemment affirmées⁴ sur les véritables valeurs respectives de ces deux paroles et leur éventuelle complémentarité symbolique ?

Petite physiologie de la parole

- 3 Comme J.-C. Dinguirard⁵ l'a montré à propos de la haute vallée du Ger, la parole dans la culture paysanne est perçue comme une fonction organique, au même titre que la digestion ou l'excrétion. « Le Verbe agit exactement comme le ferait un membre supplémentaire. » Ce membre supplémentaire n'est autre que la langue elle-même : dans les parlers ruraux la parole ne se nomme souvent pas autrement : « avec une langue, on va à Rome », dit un proverbe lorrain tandis qu'un autre rectifie « C'est un bel instrument que la langue, c'est plus aisé à dire qu'à faire »⁶. De fait, la langue apparaît comme l'expression par excellence de la parole. « Avaler sa langue », c'est se trouver dans l'incapacité de s'exprimer par la parole⁷ ou bien de façon plus radicale y renoncer pour toujours (mourir)⁸. La langue parle en effet, comme si elle était douée d'une volonté propre, entrant souvent même en conflit avec celle de la personne : dans les parlers ruraux, se taire se dit « taire sa langue »⁹. Il faut donc parfois se « mordre la langue »¹⁰ pour parvenir à la retenir : « celui qui tient sa langue, tient ses amis »¹¹. Car une fois franchie la barrière des dents, « un mot n'a pas plus de queue qu'une pierre jetée »¹². Les dents en effet semblent elles aussi jouer un rôle actif dans cette physiologie du langage : « avoir la langue devant les dents »¹³, c'est être incapable de retenir ses paroles. Elles « mentent » lorsqu'elles laissent passer des paroles invraisemblables : « tu en as menti par les trente-six dents de ta gueule »¹⁴. Ce mensonge, la porte de la maison, elle, ne le laissera pas passer, assurant une surveillance plus étroite que la bouche : d'un gros mensonge, on dit « qu'il ne passerait pas par la porte »¹⁵. Bouche et porte apparaissent ainsi comme des lieux de passage de la parole qu'un lien symbolique semble unir dans la pratique aux endroits de transition

comme la rue, le seuil ou la fenêtre de la maison. Les devinettes nous montrent d'ailleurs le chef humain comme une maison à quatre étages, où la langue siège en majesté, telle une reine au milieu de sa cour :

Me voici au premier, je vois là une belle dame habillée en rouge et ses petits enfants en blanc ; je monte au deuxième et je vois là deux belles fontaines ; je monte au troisième et je vois là deux beaux miroirs ; après je monte au quatrième et je vois là une belle plaine avec des cavaliers qui s'y promènent : qu'est-ce que c'est de cela ? La langue avec les dents, le nez, les yeux et les cheveux avec les poux.¹⁶

- 4 Lurette et pharynx jouent également un rôle dans l'élaboration de la parole. La première assure la force de la voix : « avoir une bonne lurette »¹⁷, c'est avoir une bonne voix ; le second produit la musique des mots comme une flûte ou un sifflet à travers lequel on souffle : le larynx, dans les parlers lorrains se nomme en effet *fiutat*¹⁸, mot qui désigne aussi un sifflet ou une petite flûte.
- 5 De manière générale, la parole mobilise la « gueule », ensemble comprenant la gorge, la bouche avec la langue, les dents et les lèvres, entre dont la dimension mesure les capacités langagières : « Quelle gueule il a ! », « Quelle grande gueule ! »¹⁹. A l'intérieur, la langue assure cependant le rôle principal : elle marche, va-et-vient, s'active comme un outil mécanique. On la compare au battoir des laveuses (lorrain *bèture*²⁰), à la bobine de la broche de la fileuse (lorrain *beurdèle*²¹), au blutoir ou claquet du moulin (lorrain *berten*²², wallon *clapète*²³) à une crécelle (lorrain *teurlaque*²⁴, *tatrelle*²⁵, champenois *tartelle*²⁶, wallon *tarata*²⁷) ou aux engrenages en bois des machines à eau (lorrain *tapine*²⁸, picard *tapette*²⁹). Superposées, les images de ces objets désignent la bouche comme un lieu de fabrication actif, où la salive, la langue et les dents contribuent à produire de la parole, comme le moulin produit de la farine ou le rouet du fil. En Champagne et dans le pays liégeois, bavarder se dit entre autres *cliqueter*³⁰, *décliquer*³¹, *faire des tchik et des tchak*³², expressions onomatopéïques qui évoquent le bruit d'une machine en action.
- 6 Le modèle est donc ici clairement mécanique. Pourtant, si l'on examine l'ensemble des termes qui désignent le bavardage, on s'aperçoit qu'à côté de cette représentation mécanique de la fabrication de la parole, coexiste un autre modèle, bien représenté dans le lexique, qui évoque la parole non pas comme un processus technique mais comme une réalité organique. La parole, semble-t-il, n'est pas seulement travail, elle est aussi sécrétion, comme le montre le mot bavard lui-même en français (celui qui bave) et ses nombreux représentants dia-lectaux (picard *baveux*³³, lorrain *bèvad*³⁴, *bwava*³⁵, *barbouillâ*³⁶, champenois *baveux*, *baivou*, *bavasson*³⁷) : bavarder, commérer, c'est engluier les autres dans sa salive et dans le sens le plus péjoratif (médire, calomnier) les souiller d'excréments liquides (lorrain *frâler*³⁸, wallon *dihiter*³⁹).

La laquance ou le modèle organique

- 7 Si l'on reprend l'ensemble des termes qui désignent le bavardage comme sécrétion, on s'aperçoit qu'ils appartiennent au champ sémantique de la médisance et de la calomnie. Les parlers ruraux, notons-le, semblent opérer une distinction très nette entre ces deux notions. Médire, c'est donner aux autres en leur absence, ces surnoms et sobriquets qui étiquettent les comportements en les référant à quelques grands types humains reconnus : l'avare, l'orgueilleux, le vantard, le taciturne, le paresseux, le geignard, la débauchée, la souillon, la cancanière ; ou qui encore les figent dans leurs défauts et leurs attitudes : le petit gros, le bigleux, le bègue, la grande maigre... C'est évoquer leurs tares, leurs faiblesses et ces petites malhonnêtetés qui viennent s'insérer dans le jeu des rapports sociaux sans pour autant l'empêcher de fonctionner. Médire et dire sont alors de simples synonymes. La médisance correspond en effet autant à des préoccupations intellectuelles qu'interactionnelles. La calomnie, au contraire, n'a de finalités que pragmatiques : elle cherche à déposséder l'adversaire de son capital symbolique pour affaiblir sa position sociale, notamment dans le jeu, fondamental, des stratégies matrimoniales. Elle apparaît donc comme une perversion du système des rapports sociaux et de la façon dont ceux-ci trouvent normalement leur expression dans les pratiques langagières institutionnalisées comme les conversations des assemblées de quartier. Dans la société paysanne, en effet, la conversation, loin d'être un passe-temps anodin,

constitue une activité sociale puissamment régulatrice où les conflits se règlent dans des échanges parfois fort vifs où l'esprit d'à-propos et le sens de la répartie jouent un rôle essentiel.

Dans ces sociétés où la dimension morale des individus s'identifie totalement à ce que l'on dit d'eux, on mesure l'impact que peut avoir la calomnie sur les destins sociaux. La calomnie est d'autant plus dangereuse qu'aucun critère ne permet de la différencier de la simple médisance. Elle est d'ailleurs perçue plus comme un discours mystificateur (dimension pragmatique) que comme un discours mensonger (dimension référentielle) : car si elle dépossède ses victimes de leur réputation (d'où cette série de termes caractérisés par le préfixe privatif de- ou dé- : types *déclabauder*, *détriper*, *détraquer* etc.), elle abuse aussi ceux qui la prennent pour argent comptant. Pas étonnant dès lors que l'excrément apparaisse comme la métaphore principale qui serve à désigner cette pratique déviante, puisque de manière générale, dans la culture traditionnelle, la « merde » est la matière mystificatrice par excellence. Quant à la bave, qui englué sans doute plus le calomniateur lui-même que ceux qu'il calomnie, elle semble associée à la calomnie qui ne parvient pas à abuser son monde : le bavard inoffensif « barbouille », comme le petit enfant incapable de contrôler et sa parole et sa sécrétion salivaire, ou le bègue que désigne le même mot (*bèrboyad*⁴⁰, *barbouillâ*⁴¹, *barbouille*⁴²), qui remue sa salive sans qu'en sorte du sens. Le bavard « dangereux » lui *frôle* sur les autres, salissant de propos malodorants ceux qui l'écoutent comme ceux qu'il vise de ses attaques. Encore, dans ce registre excrémental, le lexique distingue-t-il de façon très claire la calomnie de la *laquance*, associant la première à la diarrhée humaine et la seconde aux déjections solides de certains animaux prolifiques en ce domaine. La *laquance*⁴³ ou *loquance*⁴⁴ désigne cette faculté particulière qu'ont certains hommes de débiter des histoires en les enchaînant les unes aux autres, devant un auditoire amusé et fasciné. Le bavard doué, celui qui a « une foutue loquance » – il s'identifie un peu partout au « blagueur » ou au « bourdeur » –, débite ses histoires avec la même facilité qu'une chèvre des crottes : on dit de lui plaisamment, que « la parole lui croît dans la bouche comme les crottes au cul d'une chèvre »⁴⁵. La parole du blagueur, celui qui sait conter et par conséquent sait aussi en conter aux autres, quoi qu'ils en disent, « croît » puis tombe, comme l'excrément produit par la bête ou le fruit par l'arbre. Dans les parlers lorrains, « en conter, en faire accroire » se dit *haler*⁴⁶, mot qui pris au sens propre signifie « secouer un arbre pour en faire tomber les fruits ». Une *fiauve* lorraine articule d'ailleurs ces deux métaphores, celles de l'excrément et du fruit qui tombe, en une amusante parodie du discours politique :

Le maire de Frambois venait de mourir ; il fallait le remplacer. Mais on ne savait comment est-ce qu'on pourrait faire pour ne pas avoir de jalousies. Le maître d'école, qu'était un malin, avait trouvé un bon moyen. Il emmena tous les conseillers dans son jardin derrière chez lui. Et puis, après les avoir rangés dessous un beau poirier, il y grimpa, et leur dit : « Fermez les yeux , et ouvrez grande la bouche. Je m'en vas secouer le poirier, et celui qui pourra avoir la première poire, il sera notre maire. » Mais tout d'un coup, pris d'un besoin pressant, il descendit son pantalon et se soulagea. « C'est moi qu'a la poire, que crie un conseiller, mais elle est blette ! »⁴⁷

8 Calomnie et *laquance* correspondent à deux réalisations différentes du même modèle langagier, la première sur le mode du continu, la seconde, sur le mode du discontinu. De toute évidence, cette opposition sémiologique sert à distinguer deux types particuliers de paroles : l'une masculine – puisque les « blagueurs » sont des hommes, l'autre féminine, puisque c'est aux femmes que revient la charge d'alimenter les réseaux de commérages en colportant nouvelles et racontars. Ainsi le bavard est une « baveuse », comme le montrent clairement les exemples proposés par les lexicographes :

9 **Gawer**, v. intr.

1. Baver.

2. Causer beaucoup et méchamment. « Elle gawe sur tot chéqui : elle bave sur tout un chacun. »⁴⁸

Frale, adj. fém. « Femme bavarde et cancanière. »⁴⁹

« Renouveler » ou le modèle technique

- 10 Parmi les mots qui, dans leur polysémie, associent la parole au travail, certains désignent de manière spécifique des activités de la vie quotidienne. La plupart du temps, il s'agit d'activités féminines. Les gestes du filage, du raccommodage, de la lessive, du repassage, semblent en effet constituer des métaphores constantes pour désigner certains aspects de la parole ou de ces pratiques : quand elle cherche à tromper, la parole « embobine », « entortille », « emmêle », « emmaillote » ; quand elle tance et réprimande, elle « brosse », « décrotte », « dégraisse », « lessive » ; quand elle critique, elle « repasse » et « rhabille » ; quand elle colporte les nouvelles ou rappelle la mémoire du passé, elle « recoud ». A travers ces métaphores, qui inscrivent la parole dans la série des gestes, de nature cathartique ou démiurgique, dont les interdits révèlent la dangereuse efficacité, la parole apparaît comme une activité chargée d'un pouvoir symbolique exceptionnel. Les interdits concernant la fabrication et l'entretien du linge (filage, tissage, lessive) à certains moments de l'année calendaire ont été souvent relevés. « Ces interdits, explique Nicole Belmont⁵⁰, sont très compréhensibles si l'on admet que l'activité textile est symboliquement une activité en rapport avec le temps. L'année calendaire comprend des failles, des moments d'entre-deux (*betwixt-and-between*), où l'activité textile doit être suspendue de peur de colmater cette béance nécessaire ».
- 11 Métaphore donc du temps et de sa continuité, le fil apparaît également, comme la métaphore principale de la parole. Parler, c'est en effet relier les mots les uns aux autres mais plus encore, c'est relier l'histoire des individus à celle de la communauté, ce qu'en Lorraine on nomme *renouveler*⁵¹. *Renouveler*, c'est faire réapparaître l'ancien – un oncle suicidé, une grand-mère tuberculeuse, une naissance particulière – pour que le nouveau – les nouvelles – les comportements des uns et des autres, prennent sens par la parole des femmes, gardiennes des généalogies et de la mémoire collective. Ce sont les femmes en effet, qui par leur parole filent en quelque sorte le temps cyclique de la communauté, tirant de la masse indistincte des cancans et racontars le fil qui relie le présent au passé, les vivants aux morts de la communauté.
- 12 Ce fil de la parole n'est pas une simple métaphore : il est effectivement produit par la bouche elle-même. D'une personne habile ou à l'élocution facile, ne dit-on pas qu' « elle a le fil »⁵² ou encore qu'elle a « un bon démêlé »⁵³. La langue en effet se comporte comme un fuseau : elle met en forme la parole et l'embobine, la déroulant pour la faire sortir de cet ouvroir miniature qu'est la bouche. Parler, se dit « dérouler »⁵⁴ une parole. Il arrive pourtant parfois que pour des raisons physiologiques, cette opération ne puisse avoir lieu parce que le frein de la langue, trop important, retient celle-ci prisonnière. Les mères, à titre préventif ou curatif, font ainsi « couper le fil »⁵⁵ à leurs poupons. Leur langue est freinée par un excédent de fil qui l'immobilise, comme si elle était cousue au plancher de la bouche. Les gestes de l'opération, exécutés par la sage-femme le plus souvent, sont les mêmes que ceux de la fileuse ou de la couturière. Dans son recueil de « Traditions populaires relatives à la parole », le Docteur Chervin⁵⁶ note que dans certaines régions d'Europe, en Bulgarie en particulier, on se sert de petits ciseaux ou d'une aiguille pour sectionner le frein. L'opération s'appelle d'ailleurs « dénouer la langue » ; c'est la même expression, avec des variantes, que l'on retrouve dans les dialectes gallo-roman, par exemple, en Vendée où l'on « dénoue le fil ».
- 13 Ces enfants anormaux à qui l'opération rend la faculté de parler sont en fait les victimes des inconséquences de leurs mères. C'est en transgressant les interdits concernant le maniement du fil qu'elles ont, semble-t-il, réussi à coudre la langue de leur enfant :

En Bulgarie, précise le Docteur Chervin, lorsqu'une femme est enceinte, elle ne doit ni coudre ni laisser coudre son vêtement sur elle. Dans le cas où cela serait indispensable et qu'elle ne pourrait pas le retirer, elle doit garder le silence ou mettre quelque chose dans sa bouche de peur de souder la langue au plancher de la bouche. Les paysannes, lorsqu'elles sont dans ce cas, mettent ordinairement dans leur bouche le bouton du col de leur chemise ou les rubans qui en tiennent lieu.

Par extension, poursuit le Docteur Chervin, c'est une coutume générale de mettre quelque chose dans sa bouche (brindille de paille ou de bois, bouton, etc.) lorsqu'on répare son habit sur soi, afin disent les traditions populaires de ne pas *recoudre* la mémoire ou l'esprit.

14 Recoudre la mémoire, telle est probablement la métaphore, qui rend compte de la polysémie du verbe *Recoder* qui, dans certains parlers, en Lorraine en particulier, signifie à la fois « recoudre » et « remettre en mémoire »⁵⁷. Dans toutes les cultures, le maniement du fil est associé au cycle de la vie et de la mort : ce fil qui parfois s'enchevêtre et se noue n'est rien d'autre que celui qui relie les vivants aux morts de la communauté. La bouche comme la rue et la porte de la maison sont des lieux de passage de la parole, mais ces deux derniers endroits sont aussi des lieux de réapparition de l'entre-deux. Les esprits et les revenants affectionnent en effet les lieux de transition : rues nocturnes, carrefour, chemins, cheminées... La parole, comme le filage, réinstalle la continuité du temps collectif, canalisant ces émergences de l'entre-deux en leur offrant la possibilité de réapparaître sous la forme ordonnée de l'écheveau, dans la succession régulière du passé et du présent. Les sorcières, qui sont aussi des fileuses, connaissent le pouvoir maléfique du fil emmêlé, entortillé sur lui-même, piège idéal de l'indistinct et de l'entre-deux, du pas-encore-là et du déjà-là. Filer et parler, c'est finalement « démêler » le passé du présent, et permettre ainsi à toute chose d'être et d'advenir. On mesure dès lors l'importance de la parole féminine : parole démiurgique, qui garantit l'existence des êtres et des choses et s'identifie en dernière analyse avec ce qui régit et gouverne l'univers. Sans doute est-ce à leur corps que les femmes doivent ce statut si puissant : ce corps qui toutes les lunes montrent aux humains qu'ils vivent au rythme de l'univers. Lorsqu'elles lavent leur linge souillé pour le rendre blanc à nouveau, les femmes s'assurent sans doute ainsi la possibilité de se « revoir » le mois suivant : contemplation qui n'est pas seulement lecture de leur fécondité mais bien aussi réécriture, réinscription du temps dans sa continuité. En harmonie à travers leur corps avec les pulsations de l'univers, les femmes semblent les dépositaires du rythme cosmique et par là-même de la dynamique calendaire. Parmi les hommes, seul sans doute le forgeron peut-il prétendre à un statut similaire. Par son contact avec les éléments, il apparaît comme une fausse femme et sa démiurgie comme une réplique de la démiurgie féminine. Dans une variante meusienne d'un conte très répandu, dans lequel un lutin vient tous les soirs harceler une femme qui file, c'est le forgeron qui, déguisé en femme, parvient à mettre en fuite l'importun personnage :

Pendant les veillées d'hiver, les femmes filaient... En ce temps-là, un homme habillé de rouge demeurait au bord de l'eau, en amont du pont de la Meuse. Cet homme appelé *soutret* venait au coucher du soleil effrayer les fileuses qui rouissaient leur chanvre au bord de l'eau et les lavandières.

Un beau soir, le forgeron, lassé par ces façons, s'habilla en femme et s'en vint filer au bord de l'eau. Le *soutret* s'approcha de lui et lui dit en patois « *Que te file ben, que te file mô ! Te ne file ni chi ben que la femme d'assaut !* » (Que tu files bien, que tu files mal ! Tu ne files pas aussi bien que la femme d'hier !) Alors la soi-disant fileuse lui jeta en plein visage une poêle d'eau bouillante. Le *soutret* disparut pour toujours.(...)⁵⁸

15 Déguisé en fileuse, le forgeron révèle son statut symbolique d'homme-femme que reconnaît clairement le lutin en affirmant qu'il file bien et mal tout à la fois. Réciproquement, c'est vers l'eau de la forge que se tournent les femmes lorsqu'elles ont des règles trop faibles ou qu'elles n'arrivent pas à concevoir⁵⁹, faisant appel, pour remédier à leur nature défaillante à cette réplique du corps féminin qu'est la forge. De manière significative, les activités de la forge sont absentes de la liste des mots qui associent la parole à des activités masculines. Dans l'ensemble des activités recensées, ce sont celles des petits artisans, en particulier celles du menuisier, du sabotier, de l'étameur, du rémouleur qui servent de métaphores pour désigner un discours répétitif :

Raboter : 1. Raboter 2. Rabâcher, répéter tout le temps la même chose.⁶⁰

Répioner : 1. Etamer. 2. Répéter toujours la même chose, rabâcher⁶¹.

Révié : 1. Faire des reproches sans fin.. 2. Râcler, aplanir, égaliser de nouveau.⁶²

Limer : 1. Limer. 2. Rabâcher.⁶³

Sinmí : 1. Aiguiser, émoudre. 2. Ressasser, rabâcher.⁶⁴

Drelrier : 1. Percer avec une drille. 2. Rabâcher.⁶⁵

Niveler : 1. Niveler 2. Répéter, ressasser toujours les mêmes histoires.⁶⁶

16 D'après les exemples donnés par les lexicographes, le rabâcheur (le *rébatous* lorrain, le *niveleu* champenois ou le *limeu* wallon) est en effet un homme. Tandis que la langue des femmes est battoir, bobine, blutoir ou crécelle, celle des hommes est donc rabot ou doloire. Distinction importante en effet car la première série d'objets renvoie clairement à une symbolique du cycle : la broche qui tourne et permet à l'étope de devenir fil, le battoir qui frappe le linge et en restaure la blancheur, le blutoir qui tamise la farine, la crécelle qui annonce les offices de la Semaine Sainte et scande la mort de Carême, tous ces objets en bois symbolisent l'éternelle révolution de la roue du temps. Tout au contraire, rabots et doloires sont des objets de la rupture : ils tranchent et enlèvent dans un mouvement qui n'apparaît pas continu et cyclique mais discontinu et réversible. Cette fois cependant, le discontinu n'apparaît pas porteur de valeurs positives. La parole itérative est une parole ennuyeuse, produite laborieusement, sans effet sur l'auditoire. Raboter s'oppose ici à renouveler comme la répétition à la scansion et le mouvement au rythme. L'itération renvoie à l'échec de gestes qui n'arrivent pas à se dépasser. Sous-jacente à ces métaphores se donne bien entendu à lire une conception négative du travail artisanal, perçu comme simple reproduction. La norme en ce domaine reste le travail agricole : de l'ordre de la *physis* et non de la *technè*, il aide les choses et les êtres à « croître », les accompagnant simplement dans leur processus de maturation : « Nourris et sème, cela croît en dormant » dit un proverbe.

17 La parole qui « croît », comme le champ ensemencé, définit donc la norme de la parole masculine, dessinant la figure haute en couleur du blagueur-hableur-bourdeur, tandis que la parole qui file, comme l'étope mise en quenouille, définit la norme de la parole féminine, celle de la veilleuse, penchée sur son ouvrage, la langue aussi alerte que les doigts qui tordent le fil. Comme le modèle organique, le modèle technique permet ainsi d'opposer, mais de manière inversée, une parole féminine, porteuse de valeurs positives, investie d'un pouvoir symbolique exceptionnel, à une parole masculine, privée de toute vertu opératoire.

18 Chacun des deux modèles définit deux modalités distinctes et opposées du continu et du discontinu, évaluant de manière positive ou négative des écarts par rapport à la norme : même si déféquer et filer sont connotées de manière positive, ces deux métaphores renvoient, il faut le souligner, à des talents perçus comme exceptionnels : dans la société paysanne, celui ou celle qui parle bien reste un sujet de crainte autant que de fascination.

19 On pourrait résumer ces analyses par le tableau suivant :

	Modèle organique	Modèle technique
Hommes	Déféquer +	Raboter –
Femmes	Baver –	Filer +

20 La parole masculine, on peut le voir, se situe du côté du discontinu, des actes qui séparent, qui coupent, qui tranchent, qui ouvrent en un mot, tandis que celle des femmes se situe du côté du continu, du cycle et de la clôture. A elles deux, elles symbolisent la persistance du temps calendaire et la nécessaire succession des cycles qui s'ouvrent les uns sur les autres. Reflet de l'inscription cosmologique du féminin et du masculin perçus comme des principes opposés mais complémentaires, elles sont d'autre part, comme le dirait P. Bourdieu⁶⁷, surdéterminées par d'autres ensembles d'oppositions qui toutes renvoient aux mêmes principes : dehors/dedans, chaud/froid, clair/obscur⁶⁸, domestique/ sauvage⁶⁹... La frontière entre masculin et féminin traverse non seulement tout le corps social⁷⁰, mais elle sert d'opérateur logique pour résoudre l'une des contradictions fondamentales de ces sociétés rurales qui pensent le temps comme une succession de cycles identiques : le paradoxe de l'autre dans le même, l'énigme de la continuité dans la rupture.

21 Inscrite dans le corps même des femmes qui bat au rythme de l'univers et fabrique la succession des générations, la parole féminine dévoile donc ici sa véritable dimension symbolique : une parole investie d'un pouvoir exceptionnel que le discours commun, dictons et proverbes, ne cesse finalement en creux d'affirmer dans le moment même où il le nie mais qui reste le pendant d'une parole masculine, obscène, scatologique, associée à la maturation et à l'excrétion, métaphore de l'inévitable transformation des corps qui croissent, vivent, meurent et pourrissent et que le Temps, Chronos rural armé de son rabot, tranche, mange et digère.

Bibliographie

- BELMONT Nicole, 1984, « Mythologie des métiers. A propos de *Légendes et curiosités des métiers* de Paul Sébillot », *Ethnologie Française* XIV, 1, pp. 46-56.
- BOURDIEU Pierre, 1998, *La Domination masculine*, Paris, Le Seuil (coll. Liber).
- BROD Robert, 1912, *Die Mundart der Kantone Château-Salins und Vic in Lothringen*, Halle, Karras.
- CARDONA G. R., 1981, « L'analyse des modèles linguistiques et ethno-linguistique », in *Ethnolinguistique, contributions théoriques et méthodologiques*, Paris, SELAF, pp. 127-140.
- CHERVIN Dr, 1900, « Traditions populaires relatives à la parole », *Revue des Traditions Populaires*, tome XV, n° 5, pp. 241-263.
- CORBLET Jules, 1851, *Glossaire étymologique et comparatif du patois picard*, Paris, Dumoulin, Didron, Techner.
- DAUNAY Jean, 1998, *Parlers de Champagne*, s.l. : Jean Daunay Éditeur.
- DINGUIRARD Jean-Claude, 1976, *Ethnolinguistique de la Haute Vallée du Ger*, Lille, Service de reproduction des thèses.
- DOSDAT Fernand, 1909, « Die Mundart der Kantons Pange », *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XXXIII, pp.270-272.
- FABRE Daniel, 1986, « La voie des oiseaux », *L'Homme*, juillet-septembre, pp. 7-40.
- FABRE Daniel, 1993, « Une culture paysanne », in *Histoire de la France*, sous la direction, d'A. Burguière et J. Revel, Paris, Le Seuil, pp. 123-216.
- GUIRAUD Pierre, 1986, *Structures étymologiques du lexique français*, Paris, Payot.
- HAUST Jean, 1933, *Dictionnaire liégeois*, Liège, H. Vaillant-Carmann.
- HINGRE Chanoine, 1902-1903, *Patois de la Bresse*, Saint-Dié, *Bulletin de la Société Philomatique Vosgienne*.
- LABOURASSE Henri, 1970, *Glossaire abrégé du patois de la Meuse, notamment celui des Vouhons*, Genève, Slatkine Reprints.
- LANHER Jean, 1981, *Le Parler de Montmédy (55)*, s.l.
- LANHER Jean, 1984, *Les Contes de Frambois*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, Éditions Serpenoises.
- LAVIGNE Louis, 1940, *Le Patois de Cumières et du Verdunois*, Verdun, Publication de la Société Philomatique de Verdun.
- LEMASSON N.-Cl., 1927, *Lexique du patois vosgien de Fiménil, près Bruyère*, Nancy, Paris, Strasbourg, Berger-Levrault.
- LOUX Françoise et Richard, Philippe, 1978, *Sagesses du corps, La santé et la maladie dans les proverbes*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- MATHIS Emile, 1931, *Lexique du patois de la Haute-Meurthe*, Saint-Dié, Imprimerie Cuny.
- MOUGIN Sylvie, 1989 (dactylographié) : *Le Champ sémantique de la parole dans les parlers de la Lorraine romane. Contribution ethno-linguistique à l'étude d'une société paysanne traditionnelle*, Université de Nancy II.
- MOUGIN Sylvie (à paraître). *Les Dits d'amour. Jeu courtois et rituel carnavalesque dans la Lorraine traditionnelle*.
- PIQUET F., 1929, *Le Patois de Dombras*, Paris, Champion.
- ROGERS Susan C., 1980, « Les Femmes et le pouvoir. », in Lamarche, H., Rogers, S. C., Karnoouh Cl., *Paysans, femmes et citoyens. Lutte pour le pouvoir dans un village lorrain*, Le Paradou, Actes Sud, pp. 59-140.
- TRONQUART Georges, 1987, *Trois Patois de la Colline Inspirée*, Saint-Dié, Imprimerie Municipale.
- VARLET Abbé, 1978, *Dictionnaire du patois meusien*, Marseille, Lafitte Reprints, réimpression de l'édition de Verdun de 1896.
- VASSEUR Gaston, 1963, *Dictionnaire des parlers picards du Vimeu (Somme)*, Amiens, Musée de Picardie.

VERDIER Yvonne, 1979, *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard.

WADIER Roger, 1984. *Conteurs au pays de Jeanne d'Arc. Le « merveilleux » en Lorraine*, s.l., Roger Wadier.

WESTPHALEN Raphaël de, 1934, *Petit Dictionnaire des traditions populaires messines*, Metz.

ZÉLIQZON Léon, 1924, *Dictionnaire des patois romans de la Lorraine*, Strasbourg, Librairie Istra.

Notes

1 La pratique lexicale ne présente pas de différences perceptibles sur cette période. Le concept de synchronie reste un concept opératoire incontournable dans l'élaboration d'un corpus linguistique.

2 Il s'agit de métaphores lexicalisées comme celles que l'on rencontre, parfois les mêmes, en français : le fil de la parole, un mensonge cousu de fil blanc, un tissu de mensonges, etc. Ces métaphores se donnent à lire dans les proverbes, les locutions mais aussi dans la polysémie des unités lexicales. L'association des signifiés à l'intérieur des unités polysémiques, il est frappant de le constater dans les lexiques patois, n'est pas aléatoire mais assure le recouplement de pans entiers du lexique : le champ sémantique de la parole se trouve ainsi de manière constante relié avec ceux du travail, de la ruse ou des fonctions digestives. Ces structures lexicales correspondent à ce que Pierre Guiraud 1986 appelle des « matrices métasémiques ». Mais si pour P. Guiraud, ces matrices sont de nature linguistique, elles constituent pour l'ethnolinguiste de véritables schémas cognitifs (au sens où l'entend G. Cardona 1981).

3 Loux et Richard 1978 : 43.

4 Le discours des proverbes est avant tout normatif, comme le soulignent Loux et Richard (1978 : 246) « il établit l'ordre de l'univers auquel il est nécessaire de se conformer ». C'est parce qu'il insiste sur les déviances, les excès en particulier, qu'il apparaît aussi caricatural. Si la parole féminine était si vaine qu'il l'affiche, serait-il besoin de la dénigrer aussi vigoureusement ? C'est donc en creux que se donnent à lire les messages des proverbes.

5 Dinguirard 1976 : 467.

6 Zéliqzon 1924.

7 Lavigne 1940.

8 Zéliqzon 1924, Tronquart 1987.

9 Zéliqzon 1924, Labourasse 1970.

10 Lavigne 1940.

11 Zéliqzon 1924.

12 Zéliqzon 1924.

13 Zéliqzon 1924, Lavigne 1940.

14 Zéliqzon 1924, Haust 1933.

15 Zéliqzon 1924.

16 Westphalen 1934.

17 Mathis 1931.

18 Zéliqzon 1924.

19 Lavigne 1940, Haust 1933.

20 Zéliqzon 1924.

21 Zéliqzon 1924.

22 Hingre 1902-1903.

23 Haust 1933.

24 Mathis 1931.

25 Labourasse 1970, Lemasson 192, Lanher 1981, Piquet 1929, Tronquart 1987.

26 Daunay 1998.

27 Haust 1933.

28 Varlet 1970, Lavigne 1940.

29 Vasseur 1963.

30 Haust 1933, Daunay 1998.

31 Daunay 1998.

32 Haust 1933.

33 Corblet 1851, Vasseur 1963.

- 34 Zéliqzon 1924.
 35 Hingre 1901-1902.
 36 Hingre 1901-1902.
 37 Daunay 1998.
 38 Hingre 1902-1903.
 39 Haust 1933.
 40 Zéliqzon 1924.
 41 Hingre 1902-1903.
 42 Daunay 1998.
 43 Zéliqzon 1924.
 44 Corblet 1851, Hingre 1902-1903, Mathis 1931, Daunay 1998.
 45 Zéliqzon 1924, Daunay 1998.
 46 Zéliqzon 1924.
 47 Lanher 1984.
 48 Mathis 1931.
 49 Hingre 1902-1903
 50 Belmont : 1984 : 55.
 51 Zéliqzon 1924, Mathis 1931, Lemasson 1927.
 52 Zéliqzon 1924, Labourasse 1970.
 53 Daunay 1998.
 54 Zéliqzon 1924 à *Dèroukieu*.
 55 Zéliqzon 1924 à *fi*.
 56 Chervin 1900 : 246.
 57 Zéliqzon 1924, Mathis 1931, Hingre 1902-1903, Piquet 1929. En réalité la polysémie est ici le résultat d'une collision homonymique entre l'étymon de recoudre et celui de se remémorer *recordare*. En synchronie cependant (perception des sujets parlants) il s'agit d'une seule unité polysémique.
 58 Wadier 1984 : 281.
 59 Westphalen 1934.
 60 Zéliqzon 1924.
 61 Zéliqzon 1924.
 62 Hingre 1902-1903.
 63 Haust 1933.
 64 Haust 1933.
 65 Haust 1933.
 66 Daunay 1998.
 67 Bourdieu 1998.
 68 Voir mes analyses (à paraître) sur la pratique des daillements en Lorraine.
 69 Voir par exemple Fabre 1986.
 70 Voir Rogers 1980 ; Verdier 1979 ; Fabre 1993.

Pour citer cet article

Référence électronique

Sylvie MOUGIN, « La langue, le rouet et le rabot. Les représentations de la parole féminine et masculine dans la société paysanne », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 11 | 2000, mis en ligne le 24 mai 2006, consulté le 11 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/216> ; DOI : 10.4000/clio.216

À propos de l'auteur

Sylvie MOUGIN

Sylvie Mougin est agrégée de Lettres et ancienne élève de l'école Normale Supérieure. Maître de conférences en linguistique française à l'Université de Reims Champagne-Ardenne, elle a commencé ses recherches à l'Université de Nancy II par une thèse d'ethnolinguistique sur les représentations de la parole dans les parlers de la Lorraine romane. Elle est l'auteur d'un ouvrage sur une forme de duel verbal rimé propre au folklore de la Lorraine, les *daillements* (à paraître) et d'articles portant sur les langages secrets et les pratiques argotiques des enfants, sur les noms des lutins, sur les métaphores

du Jardin d'amour, sur la querelle dans la société paysanne (à paraître dans *Parlure*, revue du Centre Charles Bruneau). Elle anime à l'Université de Reims le Centre d'Étude du patrimoine linguistique et ethnologique de la Champagne-Ardenne qui s'intéresse en particulier aux relations entre culture populaire, culture savante médiévale et demi-savante (Bibliothèque bleue de Troyes) et aux relations entre le folklore, les dialectes et la toponymie.

Droits d'auteur

Tous droits réservés

Résumé / Abstract

Les parlers ruraux abondent en métaphores associées à la parole, notamment à la façon dont elle est fabriquée et produite dans cet ouvrage miniature qu'est la bouche. Deux séries de représentations semblent en réalité s'opposer : un modèle technique qui assimile la parole aux activités textiles d'une part (filer, coudre), aux gestes des petits artisans d'autre part (raboter, étamer, limer) ; un modèle organique qui associe la parole à la sécrétion salivaire (baver) et à l'excrétion (« chier sur, faire des crottes »). Ces deux ensembles de représentations servent à opposer une parole féminine et une parole masculine tout en définissant la norme de chacune d'elles. L'étude met en évidence la portée symbolique de la parole féminine qui, nouant le lien entre la passé et le présent, filant le temps cyclique de la communauté, s'identifie avec la dynamique calendaire ; elle montre aussi la complémentarité que cette parole entretient sur le plan symbolique avec la parole des hommes qui, associée à l'excrétion, à la croissance et à la maturation des végétaux et aux gestes qui tranchent et ouvrent, semble figurer la succession des cycles qui doivent à un moment s'ouvrir les uns sur les autres et l'inévitable transformation de toute chose vivante.

Gallo-roman dialects are rich in metaphors of speech, many related to the way the human mouth produces speech. Two patterns of representation can be distinguished. The first is a technical pattern: speech is associated with textile activities, such as spinning, sewing, and ironing, as well as with cottage industries, such as planing, tinning, or filing. The second pattern is organic, and the speech is associated with saliva secretion (drooling) or to excretion, especially when it relates to gossiping or story-telling. These two patterns are used to oppose women's speech to men's and to characterize the norms of production for both. The study brings to light the symbolic significance of women's speech, which, by renewing the collective memory of the village, seems to spin the cyclical time of the traditional peasant community ; it also shows how this speech complements that of men, which is associated with digestion and excretion, to the growth and ripening of plants, and to the craftsmen's ('craft workers', artisans') gestures, which slice off or open up. Men's speech thus seems to illustrate the succession of cycles opening into one another and the inescapable transformation of every living thing.